

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires;

A PARIS,

Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.
4 — 10 — —	Express.
2 — 58 — —	matin, Express-Poste.
10 — 23 — —	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.
--------------------------	----------

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin,	Express.
11 — 50 — —	Omnibus.
6 — 36 — —	soir, Omnibus.
8 — 58 — —	Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.
---------------------------	----------

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 54

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On a beaucoup exagéré les inquiétudes que devait naturellement amener l'insuffisance de la dernière récolte des céréales. Le déficit en blés sera beaucoup moins considérable qu'on ne le craignait, et les mesures de prévoyance que le Gouvernement a prises, combinées avec le concours et l'action du commerce, parviendront facilement à atténuer les fâcheuses conséquences de cette insuffisance. Cependant, il n'y en aura pas moins des souffrances qu'il est utile d'adoucir par les moyens dont le Gouvernement dispose. Ces souffrances ont vivement préoccupé l'Empereur, et, dans sa sollicitude éclairée pour les classes laborieuses, Napoléon III a songé à leur venir immédiatement en aide. Tel est le but d'un décret impérial du 22 de ce mois, qui ouvre au ministre de l'intérieur, sur l'exercice 1855, un crédit de 10 millions pour subvention aux travaux d'utilité communale et aux distributions de secours par les bureaux de bienfaisance.

La régularisation de ce crédit sera proposée au Corps-Législatif.

Ce décret est précédé du rapport suivant :

RAPPORT A L'EMPEREUR.

Sire,

Les produits de la dernière récolte et le large complément que peuvent aisément y ajouter les Etats-Unis et les autres pays plus favorisés que le nôtre, assurent à nos populations l'approvisionnement nécessaire pour la consommation de l'année.

Le commerce, grâce à la sécurité, aux encouragements, aux facilités que lui donne votre gouvernement, saura bien alimenter les marchés, et le grain ne manquera nulle part. Mais son prix momentanément élevé entraîne des souffrances dont votre cœur s'est ému. Vous voulez, pour les adoucir, multiplier sur tous les points du territoire le travail et les secours : par vos ordres, je soumetts à la signature de Votre Majesté un décret ouvrant, dans ce but, un crédit spécial de 10 millions. Le concours

des départements, des communes, des particuliers doublera, triplera, s'il le faut, ce fonds de bienfaisante prévoyance, et les classes laborieuses béniront une fois de plus l'incessante et paternelle préoccupation de l'Empereur pour leurs souffrances et leurs besoins.

Je suis, etc.

Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur,

BILLAULT.

C'est en acceptant ainsi avec franchise les difficultés d'une situation qu'on parvient à les surmonter, et déjà nous lisons aujourd'hui dans *l'Echo agricole*.

« Des premiers, nous avons été assez heureux pour dire que la situation actuelle était due à des causes passagères, parmi lesquelles la faiblesse des restants au moment de la nouvelle récolte, et le ralentissement de la fabrication des farines, par suite de la faiblesse des eaux, tiennent le premier rang. Les hauts prix qui en ont été la conséquence produiront aussi leur résultat; ils attireront la marchandise sur les points où, comme à Paris, les prix sont le plus élevés. Déjà nous voyons la meunerie de l'Est et celle de l'Ouest faire des offres sur notre place; Londres expédie quelques blés et quelques farines; prenons patience et nous verrons la marchandise arriver.

« Les hauts prix actuels, au début de la campagne, auront encore ce résultat de provoquer le consommateur à faire des économies, c'est-à-dire à épargner le pain blanc, le pain de pur froment. Le seigle, que le consommateur français rejette d'ordinaire, sera mélangé dans une proportion quelconque dans les farines; on en fera autant de l'orge qui est très-abondante; tout cela augmentera notablement les ressources alimentaires, et, grâce à ces judicieuses économies, le mouvement de hausse finira par se ralentir. On peut d'autant plus provoquer le mélange de ces diverses céréales, que cette année le froment, base de la panification, est de très-bonne qualité.

« La sécurité doit donc être entière. L'Algérie, la Turquie, les Provinces danubiennes, l'Espagne, les Etats-Unis ont plus d'excédants qu'il ne faut pour suffire à nos besoins et à ceux de l'Angleterre. La Baltique elle-même ne cessera pas ses envois. On annonce aujourd'hui que le roi de Prusse et le Zollverein ont déclaré l'exportation des céréales libre, jusqu'à la fin de septembre 1856. Ces Etats, malgré la cherté des grains sur leurs marchés, comme sur tous ceux du reste de l'Europe, restent dans les vrais principes, en n'ayant pas recours à la prohibition. Où en seraient les Etats qui ont mal récolté, si chaque pays producteur, à l'exemple du roi de Naples, voulait empêcher ses grains de sortir? »

Nous reproduisons avec plaisir ces bonnes paroles d'un journal compétent et qui n'a pas pour habitude de s'aventurer en promesses.

Que chacun fasse donc son devoir : ceux qui possèdent en donnant du travail, ceux dont l'existence repose sur le travail en acceptant une situation, pénible sans doute, mais rendue plus facile à supporter par le concours de toutes les volontés. — L. Boniface.

(Constitutionnel.)

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Le ministre de la guerre a reçu du maréchal Pélicier la dépêche suivante :

« Sébastopol, 19 septembre, 5 heures du soir.

« Sur les 4,000 bouches à feu trouvées dans Sébastopol, 50 au moins sont en bronze. D'autres ont été jetées dans la rade au moment de la retraite; je les fais rechercher.

« Nous avons déjà retiré 200,000 kilogrammes de poudre de la place, et l'on en trouve encore.

« Le nombre des projectiles dépassera 100,000. »

Par une dépêche télégraphique du 19 septembre, M. l'amiral Bruat annonce au Ministre de la marine que les avisos à vapeur *le Milan* et *le Fulton*, ainsi qu'une canonnière anglaise, ont détruit dans la mer

FEUILLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

VII. — LE POLICEMAN.

En 1801, la police à Londres était insuffisante et offrait de nombreux abus; les anciens watchmen (gardiens de nuit), indépendamment du peu de garanties qu'ils offraient, ne suffisaient pas au maintien de l'ordre public. La nécessité d'une police plus régulière, à la fois protectrice et préventive, était devenue une vérité que tous les habitants s'accordaient à reconnaître.

Ce fut pour répondre à ce besoin général, que M. Peel créa, en 1829, la police qui existe encore aujourd'hui, sauf quelques modifications que l'expérience y a introduites. Il est probable que la nouvelle organisation n'est pas parfaite, mais, à coup-sûr, elle est préférable à l'ancienne.

A l'époque dont nous parlons, et aujourd'hui encore, le principal bureau de police était établi dans Row-street, près du théâtre de Covent-Garden; lieu infect, labyrinthe peuplé de ruelles étroites et obscures (*lanes*), source vive de crimes, et source, hélas! non explorée par le pouvoir, qui semble reculer devant cette tâche difficile et malsaine.

Ces misérables logements, dit un écrivain anglais, habités par la classe pauvre, sont une pépinière de crimes; il faut avoir eu le courage de les visiter pour sentir l'incontestable vérité de cette assertion. C'est là que,

loin de tous les yeux, au milieu de la malpropreté la plus dégoûtante, s'entassent des familles de mendiants et de voleurs; c'est au fond de ces vallées obscures, qui semblent bâties tout exprès pour receler le vice; c'est dans ces impasses, qui ne sont ni pavées, ni éclairées, que se trament la plupart des complots attentatoires à la vie ou aux propriétés des habitants de Londres. Les propriétaires de ces repaires dangereux, sûrs de ne pouvoir jamais les louer à des gens de bien, ne veulent pas en chasser la vermine qui les occupe. Jamais le gardien de nuit n'y pénètre; quelques courtisanes du dernier ordre y établissent leur boudoir; on y cache les montres, les pendules et les mouchoirs volés. Si quelques familles honnêtes et pauvres se trouvent mêlées à ces colonies de brigands, la corruption ne tarde pas à les atteindre. Enfants, femmes, jeunes gens, vieillards, tout cela vit dans l'habitude de la mendicité, du vol et du crime; cette population s'augmente sans perdre ses traditions honorables, et, pendant que les philosophes et les législateurs raisonnent sur l'amélioration de l'espèce humaine, sa dépravation continue en secret.

Les mesures prohibitives sont sans résultat, dit le même auteur; en assurant à l'agent de police une récompense et une prime pour chaque coupable qu'il arrête, la loi encourage évidemment les méfaits. L'agent de police est lui-même un homme vicieux, que nul scrupule ne peut retenir, et, quand il trouve son intérêt à voir le nombre des criminels s'augmenter, ne pensez pas qu'il songe à l'amélioration de ses semblables. Si le voleur qu'il sur-

prend en flagrant délit paie généreusement, il le relâche; s'il trouve son compte à le livrer à la justice, il le conduit devant le juge. De cette combinaison résulte une connivence inévitable entre deux classes d'hommes qui semblent n'avoir aucune affinité ensemble; un intérêt mutuel établit un point de contact entre l'espion et le voleur. L'espion encourage et alimente le vol; il le protège même de temps à autre, comme un chasseur expérimenté favorise la propagation des races qui peuplent ses taillis; le voleur, de son côté, ménage l'espion et le paie; quelquefois, il lui livre ses camarades pour mériter sa protection et sa bienveillance. Même après l'arrestation du délinquant, l'espion, appelé comme témoin devant le tribunal, peut sauver ou perdre celui qu'il a dépisté, et ce dernier, quand l'infidélité de l'agent de police lui a procuré sa grâce, peut, par des révélations adroites, servir les intérêts de son ennemi apparent, devenu son complice; c'est ainsi que, dans les opérations chimiques, on voit deux substances d'une nature différente, forcées de s'allier par l'introduction d'une troisième substance qui détruit leur antipathie, et les unit en les dissolvant.

De là, naît une double source d'iniquités et de crimes impunis: les brigands espèrent échapper aux lois en séduisant leurs satellites, et ces derniers font entrer dans la liste de leurs émoluments l'argent que doivent leur donner les scélérats dont il font la capture.

Aujourd'hui, les choses ne se passent plus ainsi; mais ce récit est un tableau très-exact de la police, à Londres, en 1801.

d'Azof, du 6 au 11 septembre, cinq pêcheries sur la côte de Semviank, soixante-huit dans les lacs et rivières de la côte voisine, brûlé trente-un magasins contenant des filets ou des vivres, et quatre-vingt-dix-huit bateaux chargés de fourrages et autres approvisionnements. (Moniteur.)

La Gazette de Londres contient la dépêche suivante du général Simpson annonçant la chute de Sébastopol. — Cette dépêche attendue avec la plus grande impatience n'est arrivée que ce matin de bonne heure à Londres. Le major Curzon, qui l'a apportée, a fait, la nuit dernière, la traversée de Boulogne à Bolkestone et est parti pour Londres, à 9 heures 1/4 par un convoi spécial.

Département de la Guerre, 22 septembre 1855.

L'honorable major Leicester Curzon est arrivé ce matin apportant une dépêche du général Simpson adressée à lord Paunvre, dont voici la copie :

« Devant Sébastopol, 9 septembre 1855.

» Milord, j'ai eu l'honneur d'annoncer à votre Seigneurie, par une dépêche du 4 courant, que les officiers du génie et de l'artillerie nous avaient présenté, au général Péliissier et à moi, un rapport par lequel ils nous annonçaient que l'assaut pourrait avoir lieu le 8 courant après une forte canonnade soutenue pendant 3 jours.

» Cet avis s'accordait avec mon opinion, et j'ai à féliciter votre Seigneurie pour les glorieux résultats de l'attaque d'hier qui a eu pour résultat la prise de possession de la ville, des arsenaux et des constructions publiques ainsi que la destruction des derniers vaisseaux de la flotte russe dans la mer Noire. Il ne reste plus que trois bâtiments à vapeur qui ne peuvent manquer d'être bientôt pris ou coulés. — Il avait été convenu qu'à midi les colonnes françaises désignées pour l'assaut sortiraient de leurs retranchements et se rendraient maîtresses des ouvrages Malakoff et de ceux qui y sont contigus. Après que leur succès aurait été assuré et qu'elles auraient été bien établies, le Redan devait être attaqué par les Anglais; le bastion Central et les forts de la Quarantaine sur la gauche devaient être attaqués en même temps par les Français. — A l'heure convenue, nos alliés sortent de leurs retranchements, pénètrent dans les défenses de Malakoff qui paraissent imprenables et s'en emparent avec cet impétueux courage qui caractérise l'attaque des Français, et une fois qu'ils en sont maîtres aucun effort ne parvient à les en déloger. — Le pavillon tricolore planté sur le parapet était pour nos troupes le signal de marcher en avant. — J'avais donné au lieutenant-général sir William Codrington les instructions pour l'attaque dont il avait arrêté les détails de concert avec le lieutenant-général Markham. — J'avais décidé que la 2^e division et la division de troupes légères auraient l'honneur de l'assaut, parce qu'elles avaient depuis longtemps défendu les batteries et les approches dirigées contre le Redan et parce qu'elles connaissaient parfaitement le terrain. — Notre artillerie ayant fait à la partie saillante du Redan une brèche aussi grande que possible, j'ordonnai que les colonnes d'assaut marchassent contre cette partie, comme étant celle qui était le moins exposée au terrible feu de flanc

qui défendait ces ouvrages. — Il était convenu entre sir William Codrington et le lieutenant-général Markham qu'une colonne d'assaut de 1,000 hommes serait formée d'un nombre égal d'hommes de ces deux divisions, la colonne de la division légère pour ouvrir la marche et celle de la seconde division devant suivre. Elles sortirent des tranchées au signal convenu et traversèrent le terrain, étant précédés d'un détachement de 200 hommes et d'un autre détachement de 320 hommes portant des échelles destinées à les couvrir. En arrivant au couronnement du fossé et après avoir placé les échelles, les hommes escaladèrent immédiatement le parapet du Redan et pénétrèrent dans l'angle saillant. Une lutte sanglante et acharnée fut soutenue pendant près d'une heure et bien que les troupes eussent déployé le plus grand courage, il leur fut impossible de conserver la position.

» Votre Seigneurie pourra voir, par la triste et longue liste des morts et des blessés, avec quel courage et quel dévouement les officiers ont vaillamment marché à la tête de leurs soldats pendant cette sanglante lutte. Les termes me manquent pour exprimer, comme je voudrais, le sentiment que me font éprouver la conduite et le courage des troupes en cette circonstance, bien qu'un succès mérité n'ait pas couronné leurs efforts; je ne dois à personne plus qu'au colonel Windham de justes louanges pour le courage avec lequel il a dirigé la colonne d'attaque et pour le bonheur avec lequel il a pénétré et est resté avec ses troupes dans le Redan, pendant tout le temps qu'a duré cette sanglante lutte. — Après cette attaque, les tranchées se trouvaient tellement encombrées qu'il a été impossible d'organiser un second assaut que je me proposais d'exécuter avec les highlanders, sous les ordres du lieutenant-général sir Colin Campbell, qui avait, jusqu'à ce moment, formé la réserve; il devait être appuyé par la 3^e division, commandée par le major-général sir William Eyre. J'avais donc fait appeler ces officiers et pris avec eux des dispositions pour renouveler l'attaque le lendemain au matin. La brigade des highlanders occupa les tranchées avancées, pendant la nuit. Vers onze heures, l'ennemi commença à faire sauter ses magasins, et sir Colin Campbell ayant donné l'ordre à un petit détachement de s'avancer avec précaution pour examiner le Redan, on trouva que l'ouvrage était abandonné; il jugea, cependant, qu'il n'était pas nécessaire de l'occuper, avant que le jour fût venu.

» L'évacuation de la ville, par l'ennemi, devint manifeste pendant la nuit. On a vu de toutes parts d'immenses incendies accompagnés de fortes explosions, à la faveur desquels l'ennemi réussit à faire retirer ses troupes sur la partie du nord, au moyen d'un pont formé de radeaux récemment construits, qu'il rompit ensuite et transporta de l'autre côté. Ses vaisseaux de guerre furent tous coulés pendant la nuit. Le temps qui était fort mauvais ne permit pas aux amiraux de faire, comme ils en avaient l'intention, porter les bordées des flottes alliées sur les batteries de la Quarantaine; mais un excellent effet fut produit par le feu vigoureusement soutenu et parfaitement dirigé de leurs bombards; celles de Sa Majesté étaient sous la direction du capitaine

Wilcox, de l'Odin, et du capitaine Digby, de l'artillerie royale de marine. — Je suis heureux, Milord, d'avoir à exprimer ici le profond sentiment d'admiration que m'inspire la conduite de cette armée depuis que j'ai l'honneur de la commander. Les fatigues et les privations qu'ont endurées beaucoup de régiments, pendant une longue campagne d'hiver sont trop connues pour que je m'étende sur ce sujet, officiers et soldats les ont supportées sans murmurer, avec une patience digne des plus grands éloges, qui leur a mérité les justes applaudissements et la sympathie de leur pays. La brigade navale, sous les ordres du capitaine, l'honorable Henri Keppel, avec le concours du capitaine Moorsan, ainsi que plusieurs braves officiers et marins qui ont servi les pièces depuis le commencement du siège, méritent mes plus chaleureux remerciements.

» La coopération prompt, énergique et efficace de la marine de S. M., commandée par le contre-amiral sir Edmund Lyons, et habilement secondée par sir Hornston Stewart, a puissamment contribué au succès de notre entreprise. Il me sera peut-être ici permis de dire que s'il avait plu à Dieu que mon prédécesseur, à jamais regrettable, dans le commandement de cette armée, eût fait le rapport de l'heureux résultat de ce siège mémorable, je suis bien sûr qu'il eût ressenti le plus vif plaisir à exprimer combien il appréciait, et je sais que tel était son sentiment, les excellents conseils et le précieux concours qu'en toute occasion il a reçus de sir Edmund Lyons. Quand les affaires, quelquefois, prenaient une triste apparence et que le succès paraissait douteux, il était là pour encourager et ranimer les esprits, et toute espèce d'assistance qui pouvait tendre à faire avancer les opérations du siège, était donnée avec ce cordial empressement qui caractérise le marin anglais.

Le rapport se termine par des éloges à des officiers de l'armée de terre et de mer, que le général en chef recommande à la bienveillante attention du ministre de la guerre.

L'amirauté a reçu du contre-amiral Lyons les dépêches suivantes, relatives aux opérations de la flotte devant Sébastopol :

« Royal-Albert, en vue de Sébastopol, 10 septembre. — M. le général Simpson informera le gouvernement de Sa Majesté des opérations de l'armée de terre, qui ont produit l'heureux résultat du mémorable et singulier siège de Sébastopol; mais, il est de mon devoir de faire aux lords-commissaires de l'amirauté le rapport de ce qui a eu lieu sur mer, d'après l'observation que j'en ai faite moi-même.

» Nous avons décidé, les généraux Simpson et Péliissier, l'amiral Bruat et moi, que le 8 du courant, à midi précis, les flottes alliées ouvriraient le feu sur les batteries de la Quarantaine qui enfilait l'approche des colonnes d'assaut; mais, malheureusement, le temps, qui avait été beau pendant quelques jours, changea le matin de l'attaque; un fort vent de nord-ouest et une grosse mer mirent tous les vaisseaux dans l'impossibilité d'agir contre les batteries situées sur la côte sous le vent de cette rade exposée. On verra cependant, par les rapports ci-inclus du capitaine Wilcox, de l'Odin, et du capi-

Dans une ruelle noire et infime, qui s'ouvrait à cinquante pas du bureau de police de Bow-Street, se trouvait alors une petite maison noire, bâtie en briques mal cuites, placées sur une charpente en bois. C'était un bâtiment construit avec des matériaux de rebut, et qui, neuf, n'avait présenté au propriétaire aucune garantie de durée; or, il était vieux, et extérieurement de nombreuses crevasses lézardaient les murs, tandis qu'à l'intérieur les parquets craquaient, les marches s'ébranlaient sous les pas des locataires ou des visiteurs; il était à peu près impossible de s'y garantir de l'humidité et des vents coulis, parce que les fenêtres et les portes déjetées ne fermaient pas exactement.

C'était cependant la plus belle maison de cette ruelle, et M. Meadows, agent de police, qui l'habitait, la regardait comme une des habitations les plus respectables du quartier. A cette époque, on nommait *policeman*, homme de police, les personnages qui remplissaient les fonctions attribuées à M. Meadows; aujourd'hui, les policemen sont les agents pareils à nos sergents de ville, et qui, comme eux, portent un uniforme; alors un policeman était un homme presque mystérieux et dont le pouvoir, à demi-arbitraire, était redoutable. M. Meadows devait sa place à la protection du greffier (recorder) de la Cité de Londres; c'était un jeune homme de vingt-huit ans, d'une figure efféminée, qu'une première jeunesse dissipée avait réduit à accepter les fonctions équivoques qu'il remplissait, et dont la moralité, jusque-là douteuse, s'était tout-à-fait évanouie au contact gangrené

qu'il subissait tous les jours. Il avait conservé le goût du luxe, et la pièce qu'il habitait dans sa misérable maison était décorée avec une certaine prétention à l'opulence. On voyait sur la cheminée une pendule en albâtre, d'origine française, et qui représentait l'Amour et Psyché; une main de l'Amour manquait; le nez de Psyché avait été raccourci par quelque choc malheureux, et la fumée du tabac ou du charbon de terre avait jauni la blancheur de l'albâtre; le cadran d'émail n'en portait pas moins la signature de Leroi, quoique cette pièce ne fût jamais sortie des magasins de cet horloger: c'était une pendule de pacotille qui, saisie par les douaniers anglais, était tombée entre les mains de M. Meadows. Un tapis taché, çà et là repris, couvrait le parquet vermoulu; c'était néanmoins un vieux tapis de Bristol. Quelques fauteuils dépareillés et un bureau en bois de chêne complétaient un ameublement qui paraissait magnifique aux habitants de ce quartier et aux hôtes habituels de M. Meadows: lui-même était revêtu d'une robe de chambre de soie usée et sale, qui lui attirait la considération de ses voisins déguenillés, — parce que c'était un vêtement de gentleman. — Assis devant son bureau et la plume à la main, il interrogeait un petit vieillard chauve, mal mis, et dont les yeux chassieux n'en étaient pas moins vifs et perçants :

— Eh bien, Sharples, vous dites donc que cette nuit...

— Sally est allé le rejoindre.

Qui? s'écria M. Meadows avec impatience, qui? j'aime les noms propres, Sharples.

— Vous savez bien qui je veux dire; Jack, Jack le borgne.

— Après.

— Je les ai suivis jusqu'à London-Hall.

— Très-bien.

— Chez M. Ground le changeur. Sally avait une fausse clé et Jack une pince pour forcer la porte.

— Et la porte a été forcée?

— Non pas, la clé de Sally suffisait, la pince a été inutile.

— Combien a-t-on pris au changeur?

— M. Ground avait envoyé, la veille au soir, tous ses fonds à la Banque; on n'a pas trouvé un schelling. Alors Sally a refermé la porte, Jack l'a battue, et la pauvre fille est revenue chez moi les mains vides.

— Et voilà, dit M. Meadows en jetant sur le vieillard un regard courroucé, voilà ce que vous venez me conter? Comment! pas un schelling, pas même une effraction! Une porte ouverte et refermée... Sharples, vous me trompez!

— M. Meadows, répondit le vieillard en levant les yeux au ciel et en mettant la main sur son cœur, vous pouvez interroger Sally, vous n'avez qu'à l'envoyer chercher par un de vos hommes.

— Vous savez que je n'en ferai rien, Sharples, Sally n'est pas sûre, elle aime Jack, d'ailleurs...

— C'est qu'aussi vous êtes dangereux, M. Meadows, dit le vieillard.

— Comment! s'écria l'agent de police.

CHRONIQUE LOCALE.

Circulaire aux Recteurs, relative à une prolongation de vacances de huit jours.

Paris, le 21 septembre 1855.

Monsieur le Recteur, dans le cours de la dernière année classique, les élèves des lycées et collèges ont associé leurs manifestations spontanées aux patriotiques sympathies excitées par le courage et le dévouement de l'armée d'Orient. Ils est juste qu'ils puissent s'unir aux démonstrations de joie que le triomphe de nos braves soldats fait éclater par toute la France. J'ai décidé, en conséquence, qu'à l'occasion de la prise de Sébastopol une prolongation de vacances de huit jours serait accordée à tous les lycées et collèges de l'Empire. Je vous invite à prendre immédiatement les dispositions nécessaires pour assurer l'exécution de cette décision.

Recevez, Monsieur le Recteur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes,
H. FORTOUL.

— En vertu du présent arrêté, M. Chanson, principal, prévient les familles que la rentrée des classes au Collège de Saumur, n'aura lieu que le lundi 8 octobre.

Le Comice agricole de l'arrondissement de Saumur a fait cette année ses concours de charmes et d'animaux domestiques, dans un champ, situé près de Gennes, et appartenant à M. Baudrillet, percepteur de cette commune. Cette solennité s'est présentée dans les meilleures conditions, malgré les difficultés apportées aux concours par l'éloignement de ce lieu, placé à l'extrémité nord-ouest de l'arrondissement.

Le concours de labourage a inauguré cette journée; à onze heures, chacun a pris sa place, par un temps magnifique, et le travail a commencé, pendant que des commissions, nommées à cet effet, ont été chargées de l'examen des animaux de toutes natures, réunis en grande quantité sur les lieux qui leur étaient désignés. La, était réellement la partie la plus intéressante de la fête, car le prix du labourage est presque toujours obtenu par un homme jeune, fort habitué aux concours, et n'est pour ainsi dire que le résultat de l'adresse personnelle; tandis que le nombre et la beauté des animaux, montrent le point de prospérité d'un pays, car sans bestiaux point d'engrais et sans engrais pas de bonne culture possible.

Parmi les animaux de la race bovine, qui avaient au concours plusieurs beaux spécimens, on remarquait surtout un taureau, appartenant à M. J. Frovin, de Martigné, et plusieurs taureaux de diverses races étrangères, appartenant à M. Marquet, directeur de la Maison centrale de Fontevault, pour lequel une distance de 40 kilomètres n'avait pas été un obstacle assez sérieux pour l'empêcher de venir augmenter l'éclat du concours par quatre charmes, conduites par de jeunes détenus, et par environ douze beaux animaux tous susceptibles d'être primés.

Les membres du Comice présents ont aussi vu, avec une grande joie, que l'innovation faite cette année à l'égard de la race chevaline a été couronnée

siez, Sharples; dépêchez.

Le vieillard, sans se laisser intimider par cette colère de commande, se mit à rire, et faisant signe à M. Meadows de tourner la tête, il lui dit :

— Vous ne connaissez pas le capitaine ? Je voudrais avoir autant de guinées que vous avez bu de bols de punch avec lui.... Et, tenez, voici un de ses aides-de-camp qui vous apporte des nouvelles.... Vous allez avoir des nouvelles de Lovel, M. Meadows.

L'agent obéit au signe de Sharples, et il vit s'avancer vers lui une femme mise avec élégance, et dont un grand chapeau de soie cachait la figure. Cette femme s'arrêta à l'entrée du petit salon et parut contrariée de ne pas trouver M. Meadows seul.

— Vous êtes en affaires, dit-elle, je me retire.

Pois ayant reconnu Sharples, elle s'avança hardiment : — Meadows, renvoyez cet homme, j'ai besoin de vous parler sans témoin.

— Prenez cette demi-guinée, dit M. Meadows au vieillard, et revenez demain de bonne heure.

L'honnête Sharples mit l'argent dans sa poche, et, en passant près de la jeune femme, il lui dit à voix basse :

— Ah ! vous venez voir M. Meadows chez lui, miss Helen; prenez garde que Lovel ne l'apprenne.

Et il sortit.

(La suite au prochain numéro.)

P. GODET, propriétaire-gérant.

taine Digby, de l'artillerie royale de marine, que je recommande particulièrement à l'attention bienveillante de Leurs Seigneuries, ainsi que les officiers qu'ils mentionnent; on verra, dis-je, que les bombardes attachées aux flottes ont, dans la position qu'elles occupaient dans la baie de Trelitska, entretenu un feu d'un puissant effet. A la fin du jour, les choses dans le port semblaient être dans le même état que le matin; mais, pendant la nuit, on entendit de fortes explosions, et, au point du jour, nous vîmes que les fortifications du côté sud étaient en flammes, et que les six vaisseaux restants avaient été conlés à leurs amarres, ne laissant à flot, de la flotte russe de la mer Noire, que deux corvettes dématées et neuf steamers dont la plupart sont très-petits. Bientôt après, on vit l'ennemi opérer sa retraite par le pont nouvellement construit, jusqu'à ce que la partie sud du port, sur laquelle sont situés les arsenaux maritimes et militaires, les édifices publics et la ville de Sébastopol, parût complètement évacuée, et alors la portion sud du pont fut retirée et transportée du côté du nord.

Il m'est doux maintenant d'avoir à rendre justice à l'admirable conduite de tous ceux que j'ai eu l'honneur et le bonheur de commander pendant les neuf derniers mois de cette pénible lutte, et dont j'ai partagé les travaux auparavant. Car, bien qu'à l'exception de la brigade navale au camp dont la bravoure, depuis le commencement, sous les ordres de sir Stephen Lushington, a été au-dessus de tout éloge, et ne s'est jamais plus signalée que durant les deux derniers bombardements, sous le commandement de l'honorable capitaine Keppel, la marine n'a pas eu, en cette occasion, à accomplir de brillants faits d'armes comme ceux de ses braves frères de l'armée.

Cependant, au milieu des plus grands efforts faits nuit et jour, dans des circonstances très-difficiles, pour aider à pousser le siège dont elle n'a pu recueillir sa part de gloire, les généreux encouragements sans nul mélange de jalousie, ont toujours été franchement donnés au jour du triomphe. La sympathie et l'assistance n'ont jamais fait défaut au moment du mal et de la souffrance. Les mêmes sentiments ont animé tous les rangs, capitaines, officiers, marins, soldats de marine, tous étant d'accord, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, pour suivre l'excellent exemple que donnait mon habile collègue et second dans le commandement, le contre-amiral Houston-Stewart. Peut-être, en fermant cette lettre, me sera-t-il permis d'exprimer tout le plaisir que j'éprouve en songeant que partout et toujours, mon brave collègue, le vice-amiral Bruat et moi, nous avons été unis de cœur et d'action; et que, dans les deux flottes, ont constamment régné la plus parfaite harmonie et la plus franche coopération au service de la grande cause d'humanité dans laquelle nous sommes tous engagés.

Signé : Edmund Lyons.

Contre-amiral et commandant en chef.

(Suivent les dépêches des capitaines Wilcox et Digby, qui n'ajoutent rien aux précédents récits.)

— Vous promettez et vous ne tenez pas. On veut bien faire perdre à un homme sa liberté, mais pas sa vie, témoin ce pauvre Schower, que vous avez envoyé à Tyburn, un joli sujet cependant, ajouta le vieux receleur d'un air piteux : telle était la profession de Sharples.

M. Meadows ouvrit les deux battants d'une petite armoire placée sur son bureau, il prit une bouteille entamée et un verre; il remplit ensuite le verre de rhum, qu'il avala joyeusement.

— Ah ! ah ! dit-il, Schower, mais je ne suis pour rien dans cette affaire; c'est vous, Sharples, qui l'avez conduit dans le piège où il est tombé; moi je l'ai livré aux jurés et aux magistrats, qui l'ont envoyé à Tyburn... je n'y suis pour rien; il a été lancé dans l'éternité, Sharples, il n'y faut plus songer... Occupons-nous de nos amis; où est Lovel ?

— Je n'en sais rien, répondit le vieillard d'un ton bourru.

— Vous le savez, mon bon Sharples, et vous allez me le dire.

— C'est le favori du capitaine, dit encore le vieillard, et quand ces gens-là vont à droite, vous regardez volontiers à gauche, M. Meadows.

M. Meadows se leva en feignant une grande colère.

— Le capitaine ! Qu'est-ce que c'est donc que le capitaine, Sharples ? Je ne connais pas le capitaine, je ne sais de qui vous voulez parler... Je sais que Lovel est un coquin qui figurera à Tyburn comme son camarade Schower... Voyons, où est Lovel ? il faut que vous me le di-

d'un succès plus grand qu'on aurait osé l'espérer; les éleveurs des environs de Saumur ont voulu prouver que Vihiers n'est pas le seul point de l'arrondissement où l'on élevait bien le cheval, et ils n'ont pas craint de faire parcourir à de jeunes poulains de l'année d'assez grandes distances relativement à leur âge.

L'affluence a même été si grande que les primes promises par le programme n'ont pas été jugées suffisantes; aussi, sur la proposition du Jury examinateur, la Commission a-t-elle changé la destination de diverses primes non employées et les a-t-elle reportées sur les juments poulinières et les poulains d'un an.

A trois heures, le concours de labourage étant depuis longtemps terminé, ainsi que les travaux des divers jurys, M. le Président du Comice adresse quelques mots aux cultivateurs sur les bienfaits de l'agriculture bien entendue; puis, il est procédé à la distribution des primes dont les certificats sont remis aux propriétaires par M. le Sous-Préfet de Saumur, qui a bien voulu honorer le Concours de sa présence. Après quoi, MM. les membres présents et MM. les lauréats du concours de labourage se sont réunis, comme de coutume, dans un banquet préparé à cet effet, et qui s'est terminé aux cris unanimes de : *Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !* résultat d'un toast porté par M. le Sous-Préfet.

P. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Marseille, dimanche 23 septembre. — Le *Simois* apporte des nouvelles de Constantinople, du 13.

« Le 9, le drapeau parlementaire a été arboré sur le fort Constantin. Une conférence a eu lieu entre le prince Gortschakoff et le capitaine Drummond de la marine anglaise. Elle a fait croire à des propositions de paix. Cette erreur a été propagée par un grand nombre de journaux et de lettres.

« On a annoncé prématurément que 90,000 Français avaient fait un mouvement sur la Tchernaiâ. Le général Larchey a fait déclarer qu'aucune nouvelle de ce genre n'avait été reçue. Un autre avis officiel dit qu'aucune liste des morts et des blessés n'était encore arrivée à Constantinople. Les journaux prétendent que 17 généraux français ont été atteints, dont 5 morts; ils citent faussement, parmi ces derniers, le général de Lamotte Rouge, seulement blessé, ainsi que le colonel anglais Seymour, qui retourne en Angleterre. — Le bruit a couru que le général Osten-Sacken se serait brûlé la cervelle.

« 27 bâtiments russes ont été coulés. Dimanche soir, l'incendie de Sébastopol durait encore. On dit que les forts Paul et Nicolas ont sauté.

« Constantinople doit être illuminé pendant trois jours qui commencent aujourd'hui. Le journal de Constantinople dit que le contingent anglo-ottoman sera porté à 50,000 hommes. Lord Stratford a présenté plusieurs officiers anglais au Sultan. »

Marseille, dimanche soir, 23 septembre. — Des correspondances particulières de Crimée, apportées par le *Simois*, disent que c'est au moyen de la mine que les Russes ont fait sauter, le 9, les principaux forts sud de Sébastopol.

« Le 9, le général Pélissier a publié un ordre du jour daté du grand quartier général Malakoff dans lequel il annonce aux troupes que le boulevard de la puissance russe dans la mer Noire n'existe plus, et que l'immense succès qui vient d'être obtenu par les alliés grandit et dégage leur position. Dans cet ordre du jour, le général en chef assure aux soldats dont le temps de service est expiré un prompt retour en France.

« C'est le général Pélissier qui a présidé aux obsèques du lieutenant-colonel Cassaigne, son aide-de-camp; il lui a adressé, en cette occasion de touchants adieux.

« Le capitaine Duscos de Lahitte, ainsi que deux autres officiers d'état-major, ont été inhumés dans la même fosse. »

Marseille, lundi 24 septembre, 8 heures du matin. — « Le *Carmel*, qui a quitté Constantinople le 17, vient d'arriver; il apporte une masse énorme de correspondances militaires, expédiées de Crimée, à la date du 15.

« Ce sont les pompiers qui ont éteint tous les incendies allumés dans la partie sud de Sébastopol, dont le général Bazaine a été nommé gouverneur.

« Trois divisions, sous le commandement du général Herbillon, sont allées renforcer l'armée de la Tchernaiâ; on croyait à une prochaine bataille.

« Le *Journal de Constantinople* dit que le général Gortschakoff, a fait demander au maréchal Pélissier, si, en cas de retraite des Russes, il voudrait se charger de 15,000 de leurs malades, et que le maréchal Pélissier y aurait consenti, sous la condition que les médecins et infirmiers resteraient

aussi avec les malades, et que l'armée russe en se retirant ne détruirait rien derrière elle. »

Berlin, le 24 septembre. — « Le prince Gortschakoff, mande de Crimée à la date du 17 septembre : « L'ennemi n'a rien entrepris contre la partie nord de Sébastopol. Il se concentre entre Balaclava et la Tchernaïa et fait de la vallée de Baidar, des reconnaissances contre notre flanc gauche. » — Havas.

Nous recevons à l'instant des nouvelles consolantes de bon nombre de nos jeunes compatriotes combattant devant Sébastopol. Espérons que plus tard elles se compléteront d'une manière aussi satisfaisante.

P. GODET.

ÉTAT-CIVIL du 1^{er} au 15 septembre.

NAISSANCES. — 3, Alphonse-Victor-Alexandre Bureau; — 6, Marie-Louise Carré, rue Royale; — 8, Aline Eugénie-Joséphine Fermet, rue de l'Hôtel-Dieu; — 10, Henri-Adolphe Moreau, place Saint-Pierre; — Charles Menard, rue du Portail-Louis; — 14, Emile Landais, rue de Fenet; — Marie-Emilie Merme, rue de l'Hôtel-de-Ville; — 15, Louis-Marie Gelineau, rue de l'Hôtel-de-Ville.

MARIAGES. — 3, Paul Cormier, fondateur en cuivre, a épousé Léonie-Stéphanie Bouchet, femme de chambre, tous deux de Saumur; — 14, Vincent Bodineau, domestique, a épousé Léonie Aubin, couturière, tous deux de Saumur; — Stanislas-Jacques Lecottier, relieur, a

épousé Marie-Rose Trubert, couturière, tous deux de Saumur.

DÉCÈS. — 3, Marie Girault, journalière, 56 ans, femme Fredillon, rue de Nantilly; — Émile Cornilleau, 2 ans, rue de la Cour-Saint-Jean; — 4, Gustave Peigné, 14 mois, rue de Fenet; — 7, René-François Fillon, tailleur de pierres, 60 ans, rue de Fenet; — Edouard Peupion, lieutenant d'artillerie, 26 ans, célibataire, rue du Portail-Louis; — 8, Adèle Eugénie-Rosalie Mercier, veuve Papillon, place de la Bilange; — 11, Désiré Périchon, 8 mois, Grand'Rue; — 15, Eugénie Renault, 3 ans, rue de Fenet.

MM. HENRY et DEMARSON, parfumeurs-savonniers de S. M. l'Empereur, ont l'honneur de rappeler à MM. les coiffeurs et parfumeurs de province, que l'économie qui résulte pour eux, de la suppression de leurs voyageurs, leur permet de les faire profiter d'avantages considérables qu'ils ne trouveraient nulle part ailleurs que chez eux.

Toute commission devra être d'au moins cent francs et être adressée directement à leur maison, boulevard Poissonnière, 20, à Paris.

MM. les Coiffeurs qui n'auraient pas reçu de circulaire accompagnée d'un catalogue, sont instamment priés de vouloir bien en faire la demande: il y sera fait droit immédiatement. (465)

PENSIONNAT DE M^{me} CAVELIER-BRÉCHOT.

La rentrée des classes est fixée au 1^{er} octobre.

INSTITUTION GAUDEAU,

RUE DES PAYENS, A SAUMUR.

Rentrée des Cours, lundi 1^{er} octobre, à 8 heures du matin.

Marché de Saumur du 22 Septembre.

Froment (hec. de 77 k.) 31 84	Graine de luzerne. 33 —
2 ^e qualité, de 74 k. 50 60	— de colza —
Seigle 20 —	— de lin —
Orge 15 20	Amandes en coques (l'hectolitre) —
Avoine (entrée) 10 15	— cassées (50 k.) 80 —
Fèves 17 20	Vin rouge des Cot., compris le fût, 1 ^{er} choix 1834. 120 —
Pois blancs. 24 —	— 2 ^e — 110 —
— rouges 24 —	— 3 ^e — 100 —
— verts —	— de Chinon. 120 —
Cire jaune (30 kil.) 160 —	— de Bourgneil. 150 —
Huile de noix ordin. 77 —	Vin blanc des Cot., 1 ^{re} qualité 1834 100 —
— de chenevis. 60 —	— 2 ^e — 90 —
— de lin. 65 —	— 3 ^e — 80 —
Paille hors barrière. 35 —	
Foin 1833. id. 65 —	
Luzerne. 52 —	
Graine de trèfle. 35 —	

BOURSE DU 22 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 13 cent. — Ferme à 66 23

4 1/2 p. 0/0 baisse 13 cent. — Ferme à 91 75

BOURSE DU 24 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 03 cent. — Ferme à 66 20.

4 1/2 p. 0/0 baisse 13 cent. — Ferme à 91 60.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Pour cause de départ.

Le jeudi 27 septembre 1855, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, chez M^{me} veuve DELOUEST, propriétaire à Saumur, sur les Ponts (Basse-Ille), près la Gare, à la vente publique aux enchères de son mobilier.

Il sera vendu :

Draps, serviettes, nappes, essuie-mains, armoires, commodes, chaises, glaces, tables, batterie de cuisine, bouteilles vides, et autres objets.

On paiera comptant, plus 5 %.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après décès.

Le dimanche 30 septembre 1855, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e PLÉ, commissaire-priseur, dans la maison de feu M. JALEAU, sise à Presle, commune de Distré, à la vente publique, aux enchères, d'objets mobiliers, dépendant de sa succession.

Il sera vendu :

Différents meubles, un billard et ses accessoires, tonnes et fûts vides, bois d'ouvrages et à brûler, établi et outils de menuisier, la récolte de 82 ares 50 centiares de vigne, sis aux Fontaines de Pocé, pommes de terre, liesses, etc.

On paiera comptant, plus 5 p. %.

A VENDRE

OU A LOUER.

Pour entrer en jouissance le 24 juin 1856.

Une MAISON, située à Saumur, rue Traversière, actuellement occupée par M^{me} Roger, et appartenant à M^{me} Defaudais-Dubaut.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (495)

Tribunal de Commerce de Saumur.

Suivant acte sous seing privé, fait double à Saumur le dix septembre mil huit cent cinquante-cinq, enregistré à Saumur, le onze septembre mil huit cent cinquante-cinq n^o 56, v^o c. 6 et 7, par Touchard, qui a reçu cinq francs et pour décimes un franc,

M. Théodore Godard, propriétaire, demeurant à Saumur, et M. Alphonse Chatain, commis marchand de bois, demeurant aussi à Saumur.

Ont formé une Société en nom collectif, pour l'exploitation du commerce

de bois et de charbon, sous la raison sociale Godard et Alphonse Chatain.

L'apport de M. Godard a été fixé jusqu'à concurrence de quinze mille francs, qu'il ne doit verser qu'au fur et à mesure des achats.

M. Chatain n'apporte que son temps et son industrie; chaque versement est constaté par le registre de la Société.

Les affaires de la Société sont gérées et administrées par les deux associés, qui ont chacun la signature sociale.

La durée de la Société a été fixée à six ou neuf années, qui ont commencé le 24 juin mil huit cent cinquante-cinq et finiront le vingt-quatre juin mil huit cent soixante-un ou mil huit cent soixante-quatre, au gré des parties.

Pour extrait, ce jourd'hui dix septembre mil huit cent cinquante-cinq.

Signé : Alp^e CHATAIN et Tr^o GODARD.

A VENDRE

Une PETITE MAISON, située à Bournaud, commune de Bagnoux, et VIGNE y adjoignant, contenant 33 ares.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (497)

A CÉDER

DE SUITE,

Un FONDS de MENUISERIE.

S'adresser à M. ROY, à Montsoreau, ou à M^e COSNARD, notaire audit lieu.

A LOUER

De suite

OU A VENDRE

MAISON, située à Saumur, rue Bodin, précédemment occupée par M. de Montigny.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (469)

A LOUER

OU A VENDRE

UNE MAISON

Rue Cendrière,

Occupée par M^{me} veuve Peltier.

S'adresser à M. FAUGÈRE. (718)

A LOUER

Présentement

1^o UNE MAISON, située à l'angle de la rue de Fenet et de la montée du Petit Genève, ayant rez-de-chaussée, 1^{er} et 2^e étages, grenier au-dessus;

2^o UNE MAISON, située rue d'Orléans, ayant un vaste magasin au rez-de-chaussée, garni de montres et d'un comptoir, salon derrière, avec cuisine, cour, et un autre salon; deux étages et grenier au dessus, avec mansardes.

Cette maison pourrait convenir à un commerce en gros.

S'adresser à M. LETHEULLE, menuisier, rue Brault. (426)

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

Une PETITE PROPRIÉTÉ, appartenant à M. Leflet, située au Petit-Souper, commune de Saint-Hilaire-Saint-Florent, consistant en maison, pressoir, servitudes, terre et vigne, le tout se tenant, et contenant 2 hectares 69 ares 50 centiares. (455)

A VENDRE

Une belle et grande ARMOIRE en acajou avec fronton — ancien style — intérieur chêne, tablettes à crémailière id. — prix 80 francs.

S'adresser levée d'Eucainte, 47.

A VENDRE

A PARTENAY (DEUX-SÈVRES).

UNE ANCIENNE PHARMACIE, bien achalandée et très-avantageusement placée. On vendra également la maison, si on le désire.

S'adresser à M. MERCIER DE THÉRODIERE, à Partenay. (491)

CHANGEMENT de DOMICILE.

L'Étude de M^e BEAUREPAIRE, avoué, successeur de M^e JAHAN, est transportée rue de la Petite-Douve, n^o 10. (393)

A VENDRE

Un beau et bon FUSIL à bascule de Perrin-Lepage, canon de Paris, fabriqué de Bernard.

S'adresser au bureau du journal.

POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN-ÂGE.

Cette pommade est composée de plantes hygiéniques à base tonique. Découvert dans un manuscrit par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles châtelaines du moyen-âge, pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt à Saumur, chez M. Eugène Pissot, et chez M. BALZEAU, parfumeurs, rue St-Jean. — PRIX DU POT : 5 FR. (286)

PIERRE DIVINE DE SAMPSO.

Guérit en 3 jours maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitrate d'argent. — Le flacon : 4 francs.

Dépôt : pharmacie GUICHARD, rue Saint-Jean, 12. (270)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

15 FRANCS 7 FR. 50. ROB LAFFECTEUR SEUL AUTORISÉ

Le Rob végétal du docteur Boyveau-Laffeteur, garanti véritable par la signature du docteur Giraudeau de St-Cervais, est bien supérieur à tous les sirops dépuratifs dits de Larrey, Cuisinier, de Salsepareille, de Saponaire, etc.; il remplace l'huile de Foie de Morue, le sirop Anti-scorbutique, les essences de Salsepareille, ainsi que toutes les préparations à base d'Iode, d'Or, etc.; le Rob est recommandé pour guérir les

Dartres,	Tumeurs blanches,	Hydropisie,
Abrès,	Asthmes nerveux,	Gravelle,
Goutte,	Ulcères,	Syphilis,
Marsame,	Gales dégénérées,	Gastro-Enterite,
Catarrhes de vessie,	Rhumatismes,	Scrofules,
Pâles couleurs,	Hypocondrie,	Scorbut.

Dépôt, renseignements et prospectus gratis chez les principaux pharmaciens du département, où l'on trouve le Rob au même prix qu'à Paris. (327)

PATE DE REGNAULD AINÉ.

Son efficacité contre les rhumes, catarrhes, enrhouements et irritations de poitrine, est approuvée par trente-six années de succès, et un rapport officiel, en date du 31 janvier 1844, constate qu'il n'entre pas d'opium dans sa composition.

Sa vogue, que l'on peut appeler universelle, a fait surgir des contrefaçons et des imitations qui ont été condamnées par les tribunaux de Paris et de Lyon.

Pour n'être pas trompé sur l'origine de cette Pâte pectorale, il faut s'assurer que l'étiquette de la boîte porte la signature REGNAULD AINÉ, inventeur. — Une instruction est jointe à chaque boîte. — Dépôts à Paris, rue Caumartin, 45; à Angers, chez M. MÉNÈRE, ph.; Bonfort, MOUSSU, ph.; Chalonnes-sur-Loire, GUY, ph.; Châteaufort-sur-Sarthe, BOSSARD, ph.; Cholet, BONTÉMS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON, ph.; Doue-la-Fontaine, PELTIER, ph.